

DINAW MENGESTU

CE QU'ON PEUT
LIRE DANS L'AIR

roman

*Traduit de l'américain
par Michèle Albaret-Maatsch*

TERRES D'AMÉRIQUE

ALBIN MICHEL

« Terres d'Amérique »

Collection dirigée par Francis Geffard

© Éditions Albin Michel, 2011
pour la traduction française

Édition originale parue sous le titre :

HOW TO READ THE AIR

publiée chez Riverhead Books (Penguin Group USA) en 2010

© Dinaw Mengestu, 2010

*Pour Anne-Emmanuelle,
pour toutes les belles choses*

« Ne le savais-tu pas déjà ?
Ouvre grand tes bras, que leur vide rejoigne
les espaces où nous prenons souffle :
peut-être les oiseaux, dans le secret savoir de leur vol,
sentiront-ils le ciel
soudain plus vaste ? »

Élégies de Duino, Rainer Maria Rilke
(traduit par Maximine, Actes Sud)

PREMIÈRE PARTIE

1

Sept cent soixante-dix-huit kilomètres séparaient la maison de mes parents, à Peoria, Illinois, de Nashville, Tennessee, distance qu'une Monte Carlo rouge vieille de sept ans et roulant à cent kilomètres à l'heure environ pouvait parcourir en huit à douze heures, selon que l'on prenait en compte certaines variables telles que le nombre de pancartes proposant un détour vers un haut lieu historique ou la fréquence à laquelle ma mère – Mariam – devait se rendre aux toilettes. Ils avaient qualifié ce voyage de vacances, mais c'était seulement parce que ni l'un ni l'autre ne se sentait à l'aise avec l'expression *lune de miel* qui, en réunissant deux mots sans aucun rapport et dont ils comprenaient le sens pris séparément, semblait suggérer un luxe qu'aucun des deux n'était prêt à accepter. Ils n'étaient pas jeunes mariés mais, après trois années de séparation, ils ne se connaissaient plus. Ils se parlaient en chuchotant, moitié en amharique, moitié en anglais, comme si un mot prononcé trop fort risquait de leur révéler qu'en réalité ils ne s'étaient jamais compris ; qu'ils n'avaient jamais vraiment su qui était l'autre.

Au bout du compte, apprendre une autre langue et apprendre à retomber amoureuse de son mari, c'était un peu pareil, se disait Mariam. Le matin, devant le miroir de la salle de bains, elle se répétait souvent avec une prononciation qu'elle jugeait presque parfaite : « Les hommes peuvent être bizarres. Les femmes sont différentes. » C'était une expression qu'elle avait entendue dans la bouche d'une des fidèles de l'église baptiste qu'ils avaient commencé à fréquenter, son mari et elle. Un groupe de femmes s'étaient rassemblées sur le parking à la fin du sermon et l'une d'elles s'était tournée vers Mariam en affirmant : « Les hommes sont parfois tellement bizarres. Les femmes sont différentes, c'est tout. »

Sur le coup, elle avait simplement répété la formule, presque mot pour mot : « Oui, c'est vrai. Les hommes peuvent être bizarres », parce que c'était pour elle le seul moyen d'être certaine que tout le monde la comprendrait. Ce qu'elle aurait aimé dire était beaucoup trop complexe et impliquait toute une série de différences fondamentales qui, en vertu d'autres critères, auraient été jugées inconciliables. Quoiqu'il en soit, depuis son arrivée en Amérique six mois plus tôt, elle s'était efforcée d'en apprendre davantage sur son mari : pourquoi, par exemple, parlait-il tout seul quand il croyait que personne ne l'observait et pourquoi, certains jours en rentrant du travail, s'attardait-il dix à vingt minutes dans sa voiture garée dans l'allée, pendant qu'elle l'épiait, cachée derrière les rideaux du salon ? La nuit parfois, il se levait et sortait de la chambre en prenant soin de ne pas la réveiller, toujours en vain néanmoins, car Mariam ne fermait pratiquement jamais l'œil. Il s'allongeait nu sur le canapé du salon et, de la

chambre, elle l'entendait au bout d'un moment pousser un petit gémissement suivi d'un grognement, puis il revenait se coucher et dormait à poings fermés jusqu'au matin. Ma mère apprit ces choses-là et les casa dans un coin de sa tête qu'elle estimait spécialement réservé aux faits concernant son mari. Et, de la même façon, elle s'efforça d'employer des mots nouveaux et de construire des phrases nouvelles en anglais : puisqu'il y avait un espace réservé à son mari, il y en avait un aussi pour l'anglais, un autre pour les aliments qu'elle ne connaissait pas et encore un autre pour les noms des rues du quartier. Elle apprit à dire : « Ravie d'avoir fait votre connaissance. » Elle apprit des termes séparés de tout contexte comme « éparpillé », « assidu », « sarcastique ». Elle apprit les temps du passé. Par exemple : *Hier, j'étais fatiguée*, au lieu de : *Hier, je suis fatiguée* ou : *Fatiguée je suis hier*. Elle apprit que Russell Street menait à Garfield Street, laquelle débouchait dans Main Street, que vous pouviez suivre jusqu'à la I-74 qui vous conduisait à n'importe quel endroit où vous aviez envie d'aller, vers l'est ou l'ouest. À la fin, tout ferait sens. Les verbes tomberaient à la bonne place, le sarcasme deviendrait amusant, la ville familière : avec un tant soit peu de patience, tout pourrait être compris, passé, présent, futur et mari.

À ce stade de leur mariage, ils avaient passé plus de temps séparés qu'ensemble. Elle avait compté les jours et les mois en arrondissant au chiffre supérieur ou inférieur. Pour chaque jour ensemble, ils en avaient vécu 3,18 séparément. À ses yeux, cela signifiait qu'il leur fallait s'acquitter d'une dette, mais déterminer qui était redevable à qui demeurait flou. Est-ce celui qui reste qui souffre le plus ou

celui qui se voit contraint de partir seul et bataille pour construire une nouvelle vie ? Elle avait toujours détesté les chiffres, mais, comme l'anglais continuait à lui échapper, elle trouvait maintenant un réconfort dans ces fameux chiffres et cherchait désormais des choses à additionner. Au supermarché, avant même d'arriver devant la caissière, elle avait calculé le prix de son chariot : une boîte de petits pois, soixante-dix-huit *cents*, un paquet de sel, quarante-neuf *cents*, un filet d'oignons, quarante *cents*. Avant d'annoncer le total, les visages souriants derrière les caisses lui lançaient toujours quelques mots à voix haute. Elle n'en comprenait pas un seul, mais qu'est-ce que ça changeait si elle ne pouvait pas apprécier un compliment, relever une plaisanterie ni même comprendre l'expression « deux pour le prix d'un ». Elle connaissait le total en question, et celui-ci, n'ayant pas besoin de traduction, était synonyme de pouvoir ; le fait de le connaître en approchant de la caisse lui procurait un sentiment de réussite et d'orgueil qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait éprouvé depuis son arrivée aux États-Unis. Ça lui donnait la sensation, fugitive et discrète, d'être une femme digne de considération, une femme que les autres, un jour, envieraient.

Elle n'avait jamais su ce que son mari avait enduré pendant leurs trois années de séparation et n'avait pas vraiment cherché à le savoir non plus. Répétez le mot Amérique un certain nombre de fois, essayez d'imaginer le pays un certain nombre de fois et vous vous retrouverez avec quelques gratte-ciel fichés au milieu d'un champ de maïs et des milliers d'automobiles tournant autour. La seule photo qu'elle avait reçue en trois ans le montrait assis dans une grosse voiture, portière ouverte, le corps

moitié à l'intérieur du véhicule, moitié à l'extérieur. Un bras sur le volant, l'autre en appui sur sa jambe. Avec sa moustache soigneusement taillée et son épaisse chevelure frisée formant une boule parfaite qui ressemblait étrangement au globe terrestre que son père avait placé sur le haut de sa commode, il lui avait paru beau et digne.

La première fois qu'elle avait posé les yeux sur cette photo, elle n'avait pas cru que c'était sa voiture. Elle avait pensé qu'il l'avait vue garée au bord de la route et qu'il en avait profité pour frimer, ce qui n'était pas loin de la vérité. Pourtant, ça ne l'avait pas empêchée de la montrer à sa mère, à ses sœurs et à ses amies, ni d'écrire au dos, en anglais : *Voiture Yosef*. Elle s'était préparée à ce que d'autres suivent : lui devant une grande maison avec jardin ; en costume, un porte-documents à la main ; et, après, alors que les jours, les semaines et les mois défilaient, que deux années n'allaient pas tarder à se muer en trois, elle avait commencé à attendre des photos de lui, le bras autour de la taille d'une autre femme, deux jeunes enfants à côté de lui. Depuis son départ, c'était une éventualité qu'elle avait redoutée secrètement, car qui a jamais entendu parler d'un homme attendant sa femme ? Le monde ne marchait pas comme ça. Les hommes entraient dans votre vie et y restaient aussi longtemps que vous pouviez les en persuader, pas davantage. Elle alla même jusqu'à nommer les enfants qu'elle lui imaginait : Adam pour le garçon et Sarah pour la fille, prénoms qu'elle n'aurait jamais choisis pour ses propres enfants, parce qu'elle les trouvait communs et banals et que ses enfants à elle, le jour où ils viendraient, seraient extraordinaires.

Ne voyant pas arriver ce genre de photos, elle avait eu envie de lui écrire pour lui en réclamer une, de lui,

quelque part au milieu d'une place, d'un parc, une photo où il n'aurait joué qu'un rôle, mineur.

« Montre-moi une photo de toi en train de faire quelque chose », avait-elle eu la tentation de lui écrire, même si ce n'était pas tout à fait exact. Ce qu'elle voulait, c'était le voir pleinement vivant sur une photo, en train de respirer, de marcher, de rire, de vivre sa vie sans elle.

Le matin de leur départ pour Nashville, ma mère remplit une petite valise avec assez de sous-vêtements pour tenir deux semaines, trois gros pull-overs en laine achetés deux dollars pièce dans un vide-grenier ainsi que des pantalons et des chemisiers pour l'été, l'automne et l'hiver, alors que c'était la première semaine de septembre et que jusque-là les journées avaient été douces, ensoleillées et parfois même trop chaudes pour les débardeurs en coton fin qu'elle avait vus sur d'autres femmes arpentant nonchalamment les allées du supermarché, les centres commerciaux ou la rue principale déserte. Ces femmes n'étaient ni minces ni gracieuses, mais quelconques, fades, banales et, à ses yeux, absolument impossibles à différencier les unes des autres, ce qui était précisément le fait qui lui déplaisait et qu'elle enviait le plus. En tout, le voyage était censé durer quatre nuits et cinq jours mais, en bourrant sa valise, elle se dit qu'il valait mieux être préparée pour l'imprévu, la panne de voiture, l'éventuelle erreur d'embranchement ou la longue promenade nocturne qui, pour une raison ou une autre, n'en finirait pas. Une fois déjà, elle était partie avec armes et bagages en laissant tout ce qui faisait sa vie et, six mois plus tard, s'il y avait un truc qu'elle avait appris sur elle-même, c'était qu'elle était capable de se

débrouiller avec bien moins. Si elle le voulait, elle pouvait même s'en tirer avec presque rien.

Son mari Yosef l'attendait dehors dans la Monte Carlo rouge pour laquelle il avait économisé et raclé les fonds de tiroir pendant plus d'un an et qu'il n'avait quasi plus les moyens de garder. Ce n'était pas la même voiture que celle de la photo, elle n'aurait pu dire en quoi elles étaient différentes, mais celle-ci était moins élégante, plus petite peut-être et, même si la photo était en noir et blanc, elle pensait que le rouge de la Monte Carlo dans laquelle il attendait aujourd'hui était d'une teinte plus terne que celle qu'elle avait imaginée.

Deux coups de klaxon retentirent à son intention ; deux bips courts et aigus qu'elle aurait pu ne pas entendre si elle n'avait pas à moitié attendu, à moitié prié pour qu'ils résonnent. Lorsque ce fut le cas, elle imagina un oiseau – une colombe, ou quelque chose du même ordre – subitement relâché et dont les rapides battements d'aile auraient provoqué un déplacement d'air. Si elle avait eu plus de vocabulaire en anglais, elle aurait déclaré que le bruit du klaxon avait déchiré le silence, *déchiré* étant le mot-clé dans la mesure où il suggérait que quelque chose de violent s'était produit.

S'il klaxonne encore, se dit ma mère, je ne partirai pas. C'était une question de principe et de conviction ou de quelque chose d'approchant, si bien que, même s'il ne s'agissait que d'orgueil ou de rage déguisée, elle était déterminée à se battre jusqu'au bout, quitte à tout casser. Elle l'avait, somme toute, attendu des années – en veuve virtuelle, sinon qu'elle n'avait ni cadavre ni compassion. S'il y avait donc une chose qu'on lui devait bien

aujourd'hui, c'était du temps. Du temps pour préparer ses bagages, ajuster les bretelles de sa robe et réfléchir à ce qu'elle avait pu oublier et dont elle pourrait peut-être avoir besoin plus tard.

S'il klaxonne encore, se dit-elle, je défais ma valise, je ferme la porte de la chambre à clé et il n'aura qu'à s'en aller sans moi.

C'était ainsi que démarraient la plupart, voire toutes les disputes de mes parents. Par une infime transgression, parfois imperceptible, dont chacun se saisissait tour à tour, comme s'ils se disputaient non pas parce que l'un avait brusqué l'autre ou que la lumière était restée allumée, mais pour défendre leur droit d'exister, de vivre et de respirer l'air pur du bon Dieu. J'appris très jeune qu'une dispute n'était jamais bien loin et qu'il ne lui fallait guère de temps pour éclater, si bien que je lui prêtais parfois une présence réelle, physique, et l'imaginai rôdant dans la pénombre ou dans tout autre espace où se trouvaient alors mes parents – supermarché, voiture, restaurant. Je la voyais, assise avec nous sur le canapé, devant la télévision : silhouette noire solennelle dans sa tenue de bourreau, caricature de la mort et de la tragédie visiblement empruntée à la littérature et au cinéma, mais pas moins réelle pour autant. Les fantômes font partie intégrante de la vie d'un enfant ; il se trouve que les miens venaient dîner chez moi plus souvent que chez d'autres.

De la dernière dispute avant ce matin-là, ma mère gardait une grosse ecchymose noire et violette sur le bras droit, juste en dessous de l'épaule. Cette ecchymose avait une couleur de prune écrasée et c'est d'ailleurs ainsi qu'elle la considérait : comme une prune trop mûre qu'on aurait

pressée si fort contre son bras qu'elle aurait éclaté et se serait répandue sous sa peau. Cela lui paraissait presque beau. Que le corps puisse passer par tant de couleurs différentes la stupéfiait, l'amena à penser qu'il y avait, sous la surface de notre peau, des choses autrement plus troubles qu'un simple mélange de sang et de tissus.

La main sur le dessus de sa valise, elle attendait le klaxon. Elle essayait de ne pas y penser, mais ressentait malgré elle un désir égoïste, presque incontrôlable, d'entendre un coup de klaxon, ne serait-ce que fortuit.

Encore un coup, se dit-elle. Allez, klaxonne juste encore un coup.

Elle retint son souffle et abaissa le couvercle de la valise dans un silence total. Pesant d'une main sur le dessus du bagage, elle ne tira la fermeture éclair que jusqu'à mi-course : un minuscule bout de tissu bleu dépassait, appartenant à une paire de chaussettes à la semelle renforcée qu'elle avait rapportées de l'hôpital deux semaines plus tôt. Elle repoussa la chaussette, ce qui libéra la fermeture éclair, et admit alors que, cette fois-ci, c'était son mari qui avait gagné. Il avait tenu suffisamment longtemps pour qu'elle termine la tâche mineure qui s'interposait entre elle et le départ et, elle avait beau faire, c'était ainsi qu'elle voyait les choses : comme une victoire remportée et une défaite infligée. Elle allait partir. Même s'il klaxonnait maintenant de toutes ses forces, elle serait obligée d'y aller, de descendre l'escalier et de lui présenter ses excuses pour avoir tant tardé, parce qu'il l'avait pressée mais pas trop, sans dépasser les bornes. Elle avait parfois l'impression qu'il avait conscience des limites invisibles qu'elle ne cessait de mettre en place. Ces limites, il y en

avait des dizaines partout dans leur deux-pièces, et tels des fils de déclenchement, une fois franchies, c'était le début d'une nouvelle dispute. Il y avait la limite relative au nombre de plats qui pouvaient traîner dans l'évier, celle concernant les chaussures portées dans la maison et d'autres liées à des regards ou à des gestes, à la façon dont il pénétrait dans une pièce, se déshabillait ou l'embrassait sur la joue. Une fois, après une nuit d'insomnie particulièrement pénible, elle avait senti le souffle chaud de son mari sur sa nuque. C'était la respiration calme et régulière d'un homme profondément endormi. Qu'avait-elle détesté le plus, ce souffle chaud ou l'homme qui respirait ? Impossible de trancher. Elle avait fini par bâtir derrière elle un mur d'oreillers que, le lendemain matin, elle nierait avoir construit.

Les quatre grands chênes qui bordaient l'allée étaient les derniers du genre. Le plus gros et le plus vieux du groupe se dressait à seulement quelques mètres de la maison à un étage que ma mère et mon père partageaient avec une vieille femme frêle et légèrement voûtée aux yeux bleu délavé qui lâchait un petit sifflement méprisant chaque fois qu'elle croisait ma mère. L'été, les chênes apportaient de la fraîcheur au salon en filtrant l'éclat de l'après-midi à travers des feuilles qui paraissaient démesurément grandes et qui, selon Mariam, tenaient délibérément à distance les pires éléments de la lumière pour ne conserver que les ombres les plus douces, les plus discrètes. À présent qu'on était en septembre et que les fortes chaleurs de l'été étaient en principe passées, elle remarqua – alors qu'elle s'apprêtait à quitter l'appar-

tement – que les feuilles les plus proches de la cime commençaient à jaunir et qu'un petit tas de feuilles mortes s'amoncelait au pied des arbres. C'était donc ça l'automne, *the fall*. À peine quelques semaines plus tôt, une femme de l'église baptiste lui avait dit : « Attendez l'automne, *the fall*, vous verrez, vous allez adorer. » Elle s'appelait Agnès et portait une perruque noire et frisée afin de cacher son crâne dégarni au milieu. A-G-N-È-S, nota Mariam au dos d'un bulletin de l'église relatant avec énormément de détails l'agonie du Christ, ce qui l'incita ensuite à ajouter, après leur première rencontre, A-G-O-N-I-E, et pour finir, *Agnès est à l'agonie*, une construction simple, avec un sujet et un verbe, formant une phrase déclarative que Mariam jugea vraisemblablement assez proche de la vérité.

À l'époque, ma mère s'était dit qu'elle ne pourrait jamais aimer quelque chose appelé *fall*. Pour elle, il y avait *fall*, qui renvoyait à l'idée de sombrer, de s'effondrer, et *Fall*, la Chute. Quand ma mère avait neuf ans, son grand-père avait un jour émergé de sa chambre à l'arrière de la maison, seulement vêtu d'un peignoir à la ceinture dénouée. Du plus loin que Mariam s'en souvienne, il avait toujours été sourd et à moitié aveugle. Il s'était avancé jusqu'au centre du salon et parvenu au milieu, où il s'était retrouvé entouré des siens, il s'était écroulé, non pas à genoux mais la tête la première, tel un arbre qu'on aurait abattu, et s'était fendu le crâne contre le bord du manteau de la cheminée, aspergeant de sang le mur et le canapé. Ça, c'était une forme de *fall*, une façon de tomber.

On pouvait aussi dégringoler une volée de marches, comme dans : Ton mari dégringole dans l'escalier, un

matin, en partant travailler. Cette idée lui traversait l'esprit une fois par semaine au moins, parfois même trois. Elle l'imaginait trébuchant, basculant, cul par-dessus tête, exactement comme les personnages de dessins animés qu'elle avait pris l'habitude de regarder tous les après-midi entre treize et seize heures et dont elle ne pouvait plus se passer. Dans ces films, les personnages se ressaisissaient en quelques secondes, remettant ici un bras en place en le pliant en deux, rajustant là une cheville d'une seule torsion. Les dessins animés la faisaient rire, et lorsqu'elle imaginait son mari dévalant l'escalier, recouvert de moquette à poil long, son grand corps longiligne parfaitement adapté pour une culbute ininterrompue marquant peut-être un bref arrêt dans la petite courbe débouchant sur la descente finale, ce n'était pas uniquement à ces fameuses images de dessins animés qu'elle pensait. Lorsque de vrais corps tombaient, Mariam le savait bien, ils ne se relevaient pas. Ils ne repartaient pas d'un bond, ne reprenaient pas forme comme par magie. Ils s'effondraient et il fallait les secourir.

En dépit des formidables efforts qu'elle déploya pour résister au *fall*, ma mère se surprit à céder de jour en jour davantage au charme de l'automne. Le soleil se couchait plus tôt et elle ne tarda pas à découvrir que les journées allaient ainsi raccourcir d'une heure entière, phénomène qu'elle aurait parfois aimé voir se répéter jusqu'à ce qu'elles ne soient plus que l'ombre d'elles-mêmes. Les nuits devenaient légèrement mais notablement plus fraîches. Les feuilles changeaient de couleur, et les enfants qui, l'été durant, avaient tyrannisé le voisinage, se mettaient à avancer sagement par deux ou trois chaque matin,

soumis (du moins à ce que supposa Mariam) aux nouvelles règles de la saison. Bien que tronquées, ces journées lui fournissaient encore la possibilité de croire que, en un sens, le monde était sensible au chagrin et au désir et y réagissait comme elle quand elle avait la conviction que le temps avait été mal planifié, de sorte que la perte d'une minute de plus chaque jour ou presque lui procurait un soulagement bienvenu.

Ma mère n'aurait jamais pu avouer qu'elle aimait *the fall*, mais en descendant l'escalier, sa valise à la main, pour rejoindre la Monte Carlo rouge dans laquelle son mari l'attendait depuis près d'une heure, elle aurait pu dire qu'elle respectait cette saison pour son rôle de médiateur entre deux extrêmes : l'automne était un entre-deux tandis que l'hiver était subi et l'été vénéré. L'automne était l'interlude de calme qui les rendait l'un et l'autre possibles et tolérables, et voici à présent qu'elle se trouvait à côté de son mari, roulant à vive allure en plein milieu d'un après-midi de début d'automne sans trop savoir ce qu'ils étaient en train de devenir ni de quoi leur avenir serait fait.